

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 12 (1944)
Heft: 7

Artikel: Solitude
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568964>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SOLITUDE

Je ne sais rien de toi.
Tu passes comme une musique
lente de bar.
Je ne connais
ni ton sourire
ni tes yeux
ni tes lèvres buveuses de nuit
et j'ouvre aux étoiles
tout mon être
pour te pénétrer d'amour.

Tu passes devant moi
sur le piédestal du trottoir mouillé,
ivre de ton rêve
avec du vert
plein le regard
et la bouche frisée de roses.
Et tes cheveux glissent
dans le vent gris.

Je ne sais pas ce que tu vis,
je ne sais pas ce qui gonfle ton cœur,
si ton amour
est fraternel au mien.
Je n'en sais rien,
mais je sens le parfum
que ta solitude égrenne dans le soir.
Je vis avec toi
la même peine
qui gonfle mon torse
de ce lourd secret
et j'ai peur
que tu me découvres
trop loin de toi,
perdu dans mon amour
inassouvi
et pourtant si musical
de joies et de beauté.

Non

Tu passes ce soir
et ta solitude
étreint d'ivresse
ma solitude.
Tu passes et tu balances
l'inconnu de ta vie
et peut-être aussi que tu pleures

comme moi
des sanglots chauds
dans le puits de ton cœur.
Comme moi peut-être
tu brûles ce cœur
mis en broche
depuis des années
sur des brasiers
de solitude.

Tu vas dans la rue
poissée de nuit
sans une étoile,
au fond du cœur
sans un sourire
Tu vas maquillé
du givre des tristesses.

Quel lit d'enfer
allumera tes sens ?
quel corps pénétrera ton corps
d'une saveur inconnue
et pourtant désirée ?
quelles lèvres de tempête
feront brûler les tiennes ?
Dis, toi,
et dans quel regard
d'eau trouble
coulera ton regard ?

Tu passes !

Oh non
je ne dirai rien
je n'allumerai pas un mot,
mon silence
saura te contempler
longuement,
mes lèvres
boiront l'air
tout plein de ton odeur
et je scellerai en moi
le frisson
de la distance
qui nous divorçait
dans la rue.

Mais peut-être
que si je te parlais
si je me brûlais

non pas te crier
mais de hurler mon amour,
alors peut-être
marcherais-tu dans mon sillage
peut-être me donnerais-tu
l'ivresse mystique
dont mon corps frissonne.

Oh non, vois-tu,
ce n'est pas la peine;
peut-être
me demanderais-tu
cinq francs,
peut-être dix
ou vingt
et ton corps les voudrait bien,
mais que resterait-il après
dans mon cœur abîmé,
sinon la froide humeur
des illusions démembrées
dans le temps.
Que resterait-il dans ma chair éblouie,
sinon le frisson
de ta chair délivrée.

Non, ce n'est pas la peine,
vas, vas, je ne demanderai rien.
C'est une femme
qui épouse ton corps
même dans la rue;
c'est à une carne
que tu donnes
ton cœur
à écorcher.

Elle t'attend là sur la terrasse
Oui...
Alors tu vois
j'avais raison.

Vas...

Tu as passé;
j'ai épingle en moi
la fuite de ton image
et je reste à la rue,
à la pluie,
à la rencontre
d'êtres glacés
et doucement je verse
dans le feu des alcools
le trop-plein de mon cœur.

Orion